

Reçu le 01/06/2022

Publié le 27/06/2023

**Poétique de la folie et image de soi du « fou » dans
Les Échelles du Levant d'A. Maalouf
Poetics of madness and self-image of the “madman” in
Les Échelles du Levant d'A. Maalouf**

Souad BABA SACI^{1*}, Sihem GUETTAFI², Mohamed-Amine Alouani³

¹Université Mohamed Lamine Debaghine Sétif 2, Algérie

²Université Mohamed Khider Biskra, Algérie

³ Université Farhat Abbas Sétif 1, Algérie

Résumé

Dans la littérature, la folie est un sujet qui fascine et toutes les œuvres qui lui sont consacrées en sont la preuve tangible. Cependant, le traitement, la vision, la présentation et la fictionnalisation de ce sujet varie d'un écrivain à un autre. Dans notre contribution, nous traitons de la folie dans l'œuvre *Les Échelles du Levant* d'A. Maalouf. Nous essayons de décortiquer le discours d'Ossyane le « fou » qui décrit avec précision l'enfer de sa folie et permet au lecteur, par la même occasion, d'entrevoir l'image de soi de l'être au sommet du désordre mental et affectif. Parallèlement, cette folie individuelle n'est que la résultante d'une autre qui se présente à grande échelle : l'échelle humaine et qui est dévastatrice à sa mesure.

Mots-clés : Discours de/sur la folie, scénographie, *ethos*, discours de l'Histoire, humanisme

Abstract

In literature, madness is a subject that fascinates and all the works devoted to it are the tangible proof of this. However, the treatment, the vision, the presentation and the fictionalization of this subject varies from one writer to another. In our contribution, we deal with madness in the work *Les Échelles du Levant* by A. Maalouf. We try to dissect the discourse of Ossyane the "madman" who accurately describes the hell of his madness and allows the reader, at the same time, to glimpse the self-image of the being at the top of mental and emotional disorder. At the same time, this individual madness is only the result of another that presents itself on a large scale : the human scale and which is devastating to its extent.

Keywords : Discourse of/about madness, scenography, *ethos*, *discourse of the History*, *humanism*

Aliénation, perte de la raison, « s'écarter du sillon » ... est ce qui caractérise ceux que l'on nomme « fous ». Ayant un statut juridique et social particulier, les fous ont à travers l'Histoire de l'humanité inspiré, à la fois, répulsion et attirance. En littérature, la conception de la folie est différente. Elle vacille dans les anciennes conceptions entre la révélation divine et la punition (Aron, Saint-Jacques et Viala, [2002, 2010] 2016 : 296); elle est également « [...] l'image de l'inspiration, signe d'un déchirement absolu ou ironie pour exprimer les illusions ou les faiblesses de l'homme [...] » (*Op.Cit.* : 295-296). Par cette définition, elle jouit d'un statut particulier, puisque nombreuses sont les œuvres qui traitent de son sujet et permettent de jeter sur elle un regard différent.

* Auteur correspondant souadbabasaci@gmail.com

Depuis *Phèdre* en passant par *Le Horla*, la liste des personnages « fous » ayant fait l'objet d'œuvres littéraires est très longue et leur image évolue en même temps que la conception que dépeignait la philosophie, la médecine puis tardivement la psychiatrie et la psychanalyse qui dévoilaient, enfin, ses manifestations pathologiques. Le regard jeté sur ces « fous » est tantôt externe et tantôt interne à travers des discours réflexifs voulant rendre compte au mieux de cette pathologie curieuse.

Amine Maalouf consacre l'un de ses romans à l'écriture de la folie. Dans *Les Échelles du Levant* (1996), il nous raconte la folie d'Ossyane, un personnage qui sort de l'ordinaire de par son histoire aussi bien familiale que personnelle et qui reste intimement liée à celle de son époque. La perte de la raison chez ce personnage a été verbalisée par sa propre personne ; même s'il reconnaît être « [...] un désaxé, un aliéné, un déséquilibré [...] » (Maalouf, 1996 :181), il n'a, cependant, aucun mal avec le « mot 'fou' [qui ne le] gêne pas plus qu'un autre » (*Loc. cit.*).

Le lecteur contemple la folie de l'intérieur, à travers un regard rétrospectif du personnage qui a pu grâce à « un petit moi-même, un minuscule moi-même, embusqué dans ma tête comme dans un maquis, et qui demeurerait abrité des tempêtes qui m'agitaient. J'ai envie de l'appeler le moi médecin » (*Loc. cit.*). Cette petite voix est celle qui va livrer un témoignage sur la folie depuis les plus petits signes jusqu'à la rémission. À travers ce récit, Amin Maalouf met en discours l'image de soi d'un fou, faite par lui-même, saisie dans son intégralité et avec ses moindres détails. Pas très loin de la perspective individuelle de la folie, Maalouf miroite en filigrane une autre folie qu'il oppose à celle d'Ossyane. Par cette opposition il redéfinit la folie en cette fin du XX^e Siècle.

À cet effet, pouvoir mettre en discours la folie dans ce roman nous pousse à nous interroger en amont sur les modalités de la génération de *l'ethos* d'un fou à travers son discours et en aval sur la représentation de la folie telle que la conçoit Maalouf. Ainsi, notre premier questionnement, dans le cadre de ce travail, est : à quelles stratégies discursives Amin Maalouf recourt-il pour aborder la folie dans ce roman ? Ensuite quelle image de soi le personnage dépeint-il de lui-même dans son état de folie ? Enfin comment la folie est-elle définie par Maalouf dans ce roman ?

À cette fin, nous proposons en premier lieu de découvrir « l'ethos du fou » à travers le discours du roman, par la suite nous révélerons les stratégies discursives ayant permis cette écriture de la folie pour dévoiler, enfin, la conception de cet écrivain humaniste de la folie dans les temps modernes.

1. Habiller la folie de mots: Quels procédés ?

Habiller la folie de mots signifie de mettre des mots sur les maux, de la mettre en discours. En littérature, chaque écrivain procède à sa manière de transmettre ce désordre de l'être, cette perte de la raison tout en prenant la précaution de ne pas tomber dans le déjà dit. Pour ce roman, Maalouf recourt à un procédé discursif qui lui permet de faire parler le « fou » lui-même, lui donner l'occasion d'être le sujet de son propre discours, de montrer sa propre image à travers les mots de son discours dont il est *l'ego* et autour duquel tout l'univers discursif gravite. Ce procédé est celui des scénographies. En ce sens et comme toute œuvre, *Les Échelles du Levant* (Maalouf, 1997) :

[...] se légitime en traçant une boucle, donnant à voir au lecteur un monde tel qu'il appelle la scénographie même qui le pose, et nulle autre: à travers ce qu'elle dit, le monde qu'elle représente, il lui faut justifier tacitement cette scénographie qu'elle impose d'entrée. Car toute œuvre, par son déploiement même prétend instituer la situation qui la rend pertinente (Maingueneau, 2004: 193).

En effet, ce roman qui recourt à une double scénographie et dévoile un monde en chaos, déchiré par la guerre et surtout par la haine. La folie dans ce contexte est la conséquence logique à tous ces dépassements. *Les Échelles du Levant*[†] sont ces villes en chapelet : Smyrne, Chio, Alep, Tripoli

[†] « Nom donné à l'origine (seconde moitié du XVI^e s.) aux établissements français, puis européens, installés dans les principaux ports et dans quelques villes de l'intérieur de l'Empire ottoman, [...]. Le mot « échelle » (doublet d'escale) s'est ainsi appliqué [...], à quelques-unes des villes des territoires proprement turcs ou arabes de

de Syrie, Beyrouth, Sayda, Alexandrie appelées *scalas*[‡] qui permettaient un échange à la fois économique et culturel entre l'empire ottoman et l'Europe. C'est également le chemin parallèle que le destin a fait faire à la famille Ketabdar durant les deux siècles derniers. Le départ était d'Istanbul, vers Adana, pour atterrir au Mont Liban et en Égypte pour la sœur du personnage principal. L'entreprise de ce périple est loin d'être un loisir, c'est justement une succession d'événements tragiques, aussi bien, sur le plan familial que sur le plan socio-politique de l'époque, qui sont à l'origine de cet exode forcé.

Dans ce contexte chaotique, sont mis en scène différents personnages représentant trois générations : les premiers nés à Istanbul, suivis par ceux qui se sont implantés au Mont Liban, les derniers à Haïfa en Palestine puis exilés à Paris. Le personnage principal mis en scène est Ossyane Ketabdar, le « fou » qui offre un regard réflexif et introspectif sur la folie à travers ce roman.

À cette fin, Maalouf déploie une première scénographie; la scénographie auctoriale. En ce sens, la scénographie est cette scène d'énonciation d'où émerge le discours qui le valide en retour, « [...] outre une figure d'énonciateur et une figure corrélatrice de co-énonciateur, la scénographie implique une *chronographie* (un moment) et une *topographie* (un lieu) dont prétend surgir le discours [...] ». (Maingueneau, 2004: 192). Pour pouvoir raconter à la fois l'histoire d'une famille en proie à son époque et l'époque elle-même, Maalouf adopte une scénographie auctoriale.

Par auctorialité, nous pensons à ce rôle que l'énonciateur endosse et pour lequel il formule un discours à travers le roman revendiquant la paternité de l'œuvre en question. L'amorce du roman apporte quelques éléments informationnels qui font coïncider le personnage-narrateur avec la personne de l'auteur qui est A. Maalouf, après avoir averti le lecteur du fait que l'histoire racontée n'est pas la sienne mais celle d'une personne rencontrée par hasard. Il ne s'agit pas de n'importe quelle personne, mais celle d'un notable venu de Vieux Pays et que l'énonciateur connaissait et admirait à travers l'image qu'il voyait dans son livre d'Histoire.

Le narrateur instaure, ainsi, les premiers termes du contrat de communication entre lui et son lecteur. Après cet avertissement, commencent à être montrés les premiers traits de l'image de soi de ce premier énonciateur dont la tâche est de transcrire ce récit : « Cette histoire ne m'appartient pas, elle raconte la vie d'un autre. Avec ses propres mots, que j'ai seulement agencés quand ils m'ont paru manquer de clarté ou de cohérence » (Maalouf, 1997 : 9). Par cette phrase, l'énonciateur s'institue comme scripteur. Ce rôle de scripteur est surtout dévoilé à travers les différentes occurrences du verbe « consigner » (cité trois fois). Dans l'extrait qui suit se perçoit l'effacement du narrateur au profit de son personnage: « Notre première séance avait duré cinq bonnes heures. Parfois sur le mode de la conversation, un véritable échange même si j'ai rarement consigné mes questions; mais le plus souvent il dictait, je ne faisais que transcrire un texte déjà rédigé dans sa tête » (Maalouf, *Op. Cit.* : 68).

À mi-chemin entre l'entretien et le recueil d'informations, entre interroger et consigner des informations sur la vie de ce personnage, l'énonciateur-scripteur infère par ce discours qu'il endosse son rôle d'auteur, celui d'Amin Maalouf le journaliste fraîchement exilé en France. Cependant, sur la matière racontée, il ne porte pas de garanties concernant l'authenticité de tous les faits. Pour certains d'entre eux, il n'y a pas d'équivoque sur leur véracité : « M'aurait-il menti quelquefois? Je l'ignore. Pas sur elle, en tout cas, pas sur la femme qu'il a aimée, pas sur leurs rencontres, leurs égarements, leurs croyances, leurs désillusions; de cela j'ai la preuve » (Maalouf, *Loc.cit.*). Cet avertissement permet à l'auteur du roman de présenter l'autobiographie d'un personnage historique tout en s'entourant de la précaution que cela risque de comporter des éléments fictifs et fictionnels.

l'Empire ottoman où les négociants étrangers peuvent se livrer au commerce d'importation et d'exportation : Smyrne, Chio, Alep, Tripoli de Syrie, Beyrouth, Sayda, Alexandrie». <https://www.universalis.fr/encyclopedie/echelles-du-levant/>

[‡] *Scalas* signifie port en Italien.

Second élément que l'on perçoit de l'image de ce scripteur-auteur est son origine levantine qu'il paraphrase sous l'appellation du « Vieux Pays », dont lui et Ossyane portent l'accent et qui va servir au journaliste d'appât pour accrocher son personnage mythique : « J'avais parlé avec l'accent du Vieux Pays, qu'il reconnut par deux trois mots d'accueil et un sourire bienveillant; auquel succéda toutefois une forte expression de surprise » (Maalouf, *Op. Cit.*: 11). Par « Vieux Pays », l'énonciateur réfère au Mont Liban, lieu duquel il s'est exilé comme Ossyane vers Paris. Ces éléments constitutifs de l'image de l'énonciateur-scripteur sont autobiographiques et ne font que renforcer le rôle qu'il joue dans la transmission de ce récit.

Les autres indices autobiographiques confirmant une scénographie auctoriale se trouvent dans la chronographie et la topographie du discours romanesque de cette œuvre. En effet, la rencontre entre les deux: Ossyane et l'énonciateur-scripteur s'est faite à Paris en 1976 « C'est à Paris que je l'ai croisé, pur hasard, dans une rame de métro, en juin 1976. Je me souviens d'avoir murmuré: 'C'est lui!' Il m'avait fallu quelques secondes à peine pour le reconnaître » (Maalouf, *Op. Cit.*: 9). Ce contexte spatio-temporel d'où surgit le discours de cette œuvre renvoie à celui de l'auteur qui s'est exilé du Liban à cause de la guerre qui battait son plein en cette période.

Ainsi sont réunis les trois éléments ; *l'ethos* de l'énonciateur-scripteur, la chronographie et la topographie permettant d'annoncer les éléments fondateurs de la scénographie auctoriale qu'adopte Maalouf pour raconter cette histoire. N'évoquant son image que par des détours et des bribes de discours, l'énonciateur agence ces trois éléments tels un puzzle préparant le terrain à une autre scénographie à travers laquelle, il va céder son rôle d'énonciateur-narrateur à Ossyane dans une forme de narration enchâssée par laquelle est mise en abyme cette seconde scénographie qu'est la scénographie autobiographique et dans laquelle un autre « je » va s'instituer en second énonciateur pour raconter sa vie. Ce « je » n'est autre que celui d'Ossyane qui au-delà de narrer son existence particulière, il va offrir aux lecteurs un aperçu sur l'image que se fait un « fou » de lui-même et que nous découvrons à travers l'élément suivant.

2. « Je suis fou...un peu... pas vraiment » : Quelle image de soi pour un fou ?

Ossyane n'est pas né avec un trouble ou un désordre lié à la raison, au contraire il incarnait l'image de l'enfant modèle : « Pour la première et la deuxième partie du baccalauréat, j'allais obtenir, sans avoir eu besoin de travailler plus qu'un autre, la meilleure moyenne du pays. C'était en trente-six et en trente-sept. Mon nom s'étalait en première page des journaux » (Maalouf, *Op. Cit.*: 62). Studieux avec une mémoire infailible, cet enfant était prédestiné à un avenir des plus brillants, notamment qu'il avait choisi de faire médecine comme son grand-père paternel. Cependant, l'envers de ce décor de rêve cache d'autres réalités beaucoup moins prestigieuses.

Ossyane est l'enfant choyé des Ketabdar; son père qui était révolutionnaire par ses idées, lui prédisait un avenir de chef révolutionnaire qui serait en mesure de changer les choses dans cet Orient en proie à un retard cruel en matière d'évolution. Cette prédiction commence par le prénom que ce père a choisi pour lui : « Vous ne devinez jamais le prénom dont mon père m'a... chargé: Ossyane! Oui, Ossyane! "Insoumission", "Rébellion", "Désobéissance". A-t-on jamais vu un père appeler son fils "Désobéissance"? » (Maalouf, *Op. cit.* : 56). Ce choix de destinée adopté le père pour son fils va s'avérer un véritable fardeau qu'il traînera durant sa vie d'enfant et de jeune homme :

Parfois ils s'y mettaient à deux, Noubar et lui. Deux vieux naïfs, deux incurables naïfs. Tu seras un grand révolutionnaire, mon fils! Tu changeras la face du monde, mon fils! Sous leur regard, je n'avais plus qu'une seule envie : m'enfuir. Changer de nom, changer de ciel. Comment leur expliquer que cette affection pour moi, cette confiance excessive, cette vénération prématurée m'effrayaient et me paralysaient? Comment leur expliquer que je pouvais avoir d'autres projets d'avenir? Et qui n'étaient pas moins généreux, je peux vous assurer. Moi aussi je voulais changer le monde, à ma manière. [...] mes propres héros s'appelaient Pasteur, Freud, Pavlov, et surtout Charcot... [...] (Maalouf, *Op. cit.*: 59-60).

Ces projets de vie pesaient lourd sur les épaules de cet adolescent; à ce stade il incarnait le « sujet clivé »[§] qui vit un déchirement entre ses désirs, son besoin de s'affirmer, de se libérer de la loi de la famille : du père et de son ami le grand père et de la société. Il voulait fuir, le plus loin possible de cette pression constante et étouffante. La fuite commence d'abord dans sa tête :

Ma décision avait été prise dès l'âge de douze ans, je dirais. C'était une sorte de pacte avec moi-même, que je scellais à nouveau chaque nuit dans l'obscurité de ma chambre: je serai médecin! Et chaque fois que mon père me parlait de ses ambitions pour moi, je demeurais muet, sans rien laisser paraître de mes vrais sentiments, tandis qu'en moi-même je répétais avec rage : je serai médecin! Je ne serai ni un conquérant ni un dirigeant révolutionnaire, je serai médecin! La seule hésitation dans mon esprit concernait la finalité dernière de la science que j'entendais acquérir. (Maalouf, *Op. Cit.*: 60)

La fuite mentale était sa première thérapie pour ne pas céder à la folie comme sa grand-mère Iffett. Ce plan sera gardé secret jusqu'à l'obtention de son baccalauréat où il sera mis à exécution. Ce fardeau était trop lourd et Ossyane avait déjà les ingrédients majeurs pour nourrir son désordre mental :

Comment lui expliquer de quoi mon frère avait manqué? Moi-même, dans mon adolescence, n'avais-je pas parfois l'impression d'être un prisonnier dans cette maison, sans espoir de m'en échapper? N'avais-je pas envie de tout démolir, les meubles, les visiteurs, les murs? Ce qui me retenait? Je me savais aimé. Objet d'une dévotion excessive, certes, et qui m'incitait à partir le plus loin possible, mais pour revenir une fois devenu un homme accompli, sûr de ses aspirations et capable de les faire prévaloir. Si je n'avais pas eu la certitude d'être aimé, l'amertume n'aurait cessé de grandir en moi, et un jour, la guerre aidant, j'aurais franchi le pas. Comme pour un meurtre, ou pour un suicide, [...]. (Maalouf, *Op. Cit.*: 120-121)

L'étouffement chez Ossyane pouvait facilement le conduire vers une sorte de dérive comme c'est arrivé à son frère Salem; si ce dernier avait choisi de devenir le « voyou » de la famille, Ossyane envisageait le pire : le suicide ou le meurtre. Les germes de la folie étaient donc là, présents sommeillant tout au fond de lui. Ils sont à la fois héréditaires et acquis suite à une certaine éducation, en attendant que quelqu'un les réveille. Cela dit, « Bakou » comme aimait à l'appeler son père et ses amis de la résistance aura quelques années de répit. Parti à Montpellier, il commencera son rite d'accomplissement comme il le désirait et même au-delà puisqu'il intégrera, par le plus grand des hasards, la résistance lors de la Guerre mondiale de 14-18. Il en sortira un héros vainqueur avec dans le cœur l'amour naissant pour sa camarade de Résistance Clara.

Le retour au pays ressemblera au rêve et les tensions entre père et fils vont s'apaiser puisque Ossyane a réussi à rendre celui-ci fier de lui et par la même occasion restituer l'honneur bafoué de cette famille monarchique déchue. Le sujet n'est plus clivé, il a fait son procès, il est actuellement sujet accompli et surtout comblé notamment lorsque Clara et lui vont se retrouver pour accomplir leur destin et se marier, en dépit des origines de l'un et de l'autre. Le bonheur chez les Ketabdar est à son comble.

Malheureusement, ce bonheur ne put résister à un monde féroce. Le contexte familial (la maladie et la mort du père), le contexte socio-historique et politique (les événements de 1948 en Palestine) ont fait qu'Ossyane soit rattrapé par la malédiction familiale pour connaître un sort semblable à sa grand-mère

[§] « Défini comme l'Action de séparation, de division du Moi (clivage du Moi), ou de l'objet (clivage de l'objet) sous l'influence angoissante d'une menace, de façon à faire coexister les deux parties ainsi séparées qui se méconnaissent sans formation de compromis possible (Les mécanismes de défense), le clivage appartient à la tradition psychanalytique depuis le début et constitue une explication d'une des modalités les plus courantes de la formation de l'appareil psychique » (PYCHUS, Relu et complété le 27 avril 2020, <https://www.leconflit.com/article-le-clivage-du-moi-ou-de-l-objet-comme-mecanisme-de-defense70119488.html#anchor> Comment

Iffett. En effet, à la mort du père et lors de son enterrement se déclenchent les premiers symptômes de la maladie. Un mois passe et Ossyane ne peut se ressaisir ni surpasser cette maladie qui le cloue au lit. Ces symptômes sont en apparence ceux d'une insolation, mais leur prolongement dans le temps n'augure rien de bon. À cela vont s'ajouter un certain nombre d'autres comportements « déraisonnés » qui vont confirmer l'aliénation de ce héros déchu dans la folie.

3. De la raison à la folie

Le schéma est presque le même pour tous les patients atteints de ce mal qu'est la folie qui pourrait arborer différents noms de pathologies. Cependant, certains s'en remettent et pas d'autres. Pour retracer les étapes de la descente en enfer d'Ossyane, nous recourons à ce tableau récapitulatif des extraits racontant dans les détails l'évolution de sa maladie :

La maladie	Extraits
Les signes avant-coureurs	« Mais pour en revenir à moi, j'ai bien précisé que j'avais "essayé" d'étudier. Oui, seulement "essayé". J'avais ressenti, dès mon retour sur les bancs, une grande difficulté à me concentrer sur ce que je lisais. Impossible, surtout, de mémoriser quoi que ce soit. [...] Au début, je me disais que c'était normal, après cinq ou six années d'interruption, au cours desquelles j'avais eu des préoccupations tellement éloignées. Mais ces problèmes de concentration persistaient, et ils m'irritaient [...] J'avais honte... [...] Bien sûr, j'aurais dû chercher à y remédier. Mais je refusais d'admettre qu'il y avait là une anomalie qui nécessitait des soins. Je préférais me dire que les choses s'arrangeraient avec le temps » (<i>Ibid.</i> : 162).
Les causes : 1-Contextuelles 2-Héréditaires	1- « Mais le soleil n'était pas seul coupable. Tant d'événements m'avaient rendu fragile. L'explosion sur la route de Haïfa, [...]; la mort de mon père, bien sûr, et la séparation forcée d'avec Clara; le fait, aussi, de me dire sans arrêt, semaine après semaine, qu'elle avait peut-être accouché déjà, et que je ne savais pas si elle se portait bien, si l'enfant était vivant, et si j'étais le père d'un garçon ou d'une fille – l'ignorance dans laquelle je me trouvais sur ce dernier point peut paraître dérisoire, elle me minait, je la ressentais comme une humiliation » (<i>Ibid.</i> 181:). 2- « Iffett [la grand-mère paternelle de Ossyane] demeurait là, figée dans sa terreur; à son hurlement avait succédé une sorte de halètement. Dans ses yeux, bien des années plus tard, on pouvait deviner encore cette terreur. [...] Passé les premières semaines de deuil, comme elle rôdait encore dans les couloirs, avec le même regard, le même halètement, on avait dû se rendre à l'évidence : il ne s'agissait plus de l'affliction ordinaire de qui déplore un être cher; Iffett, la fille préférée, l'enfant choyée, si joviale et coquette, venait de perdre la raison.» (<i>Ibid.</i> :25-26).
Déclenchement et symptômes	À la mort et l'enterrement du père le déclenchement de la maladie était confondu avec une insolation : « Tous les symptômes étaient là. La fièvre, les céphalées, le délire, les vomissements. L'incapacité à me tenir debout. Mais le soleil n'était pas seul coupable. Tant d'événements m'avaient rendu fragile. [...] » (<i>Ibid.</i> :181).
La confirmation de la maladie	-Un mois plus tard, les symptômes se sont aggravés, d'autres sont apparus : Obsessions : « Dès le début, quand j'avais commencé à perdre le contrôle de mes actes, [...] Une nuit, je m'étais réveillé en sursaut avec une idée têtue : il faut que j'envoie tout de suite un message à Clara. [...] j'avais décidé d'écrire une lettre, puis de l'envoyer en France, à Jacques, qui, lui, pouvait la lui faire parvenir sans difficulté. [...] j'étais tout exalté. En même temps, je savais que je n'étais pas en état de réfléchir au contenu d'une lettre aussi importante, j'avais d'atroces maux de tête, j'avais l'impression que chaque neurone que je sollicitais s'enflammait. Donc, j'avais décidé de retenir l'idée, mais d'attendre que je sois rétabli pour écrire. C'était la nuit, je m'étais étendu, apaisé. Quelques minutes plus tard, j'avais sauté du lit, allumé ma lampe de chevet, pris un stylo, du papier, j'avais commencé à écrire. Puis à relire, à corriger, à raturer, à barrer, à réécrire, j'avais l'impression de ne pouvoir sortir de la première phrase. Je m'étais interrompu, je m'étais recouché. Je m'étais relevé une deuxième fois [...] dès l'aube, j'étais devant la porte à attendre le facteur. Je lui avais confié la lettre, avec de l'argent pour qu'il mette des timbres » (<i>Ibid.</i> :182-183). - Amnésie et incohérence dans les comportements : « [...] puis j'étais rentré m'endormir. Pour me réveiller à midi, affolé, incapable de me souvenir de ce que j'avais pu écrire dans cette lettre, et décidé à retrouver le facteur pour la lui reprendre» (<i>Ibid.</i> : 183)). - « Je ne savais pas du tout ce que j'avais pu lui écrire. Et aujourd'hui, je ne le sais pas davantage. Dans l'état où je me trouvais, j'ai très bien pu lui envoyer en vrac tous les brouillons de la nuit! Je savais seulement que j'avais fait une énorme idiotie... Et j'étais convaincu qu'il fallait, sans tarder, écrire une autre lettre, histoire de clarifier mes propos. Ai-je besoin de dire que la deuxième lettre fut plus embrouillée encore que la première? A peine l'avais-je expédiée, j'avais eu à nouveau d'atroces remords; alors j'en avais écrit une troisième, probablement pire que les deux premières, puis une quatrième... Seigneur, rien que d'y repenser, j'ai envie de hurler! [...] Je savais que j'étais en train de m'enfoncer, mais je m'enfonçai quand même. [...] » (<i>Ibid.</i> :183). - De nouvelles manies : « Puis la frénésie s'était calmée, je veux dire cette frénésie-là. À présent, j'étais pris d'une autre manie : je passais la journée entière à rôder dans le jardin, j'en faisais le tour trente, quarante fois

	<p>d'affilée, écrivant dans ma tête des lettres imaginaires, échafaudant des plans... [...]Et pendant que je marchais ainsi, je parlais tout seul, je gesticulais. Lorsque des gens passaient près de moi, je les voyais à peine, comme dans un brouillard » (<i>Ibid.</i> :183-184).</p> <p>-L'ultime obsession et perte de la notion du réel: « Je passais à l'époque d'une obsession à l'autre, c'était en quelque sorte mon mode de pensée, disons plutôt mon mode de fonctionnement. Ma nouvelle obsession, c'était qu'il fallait que j'aie retrouvé Clara, pour m'expliquer avec elle de vive voix. [...] J'étais décidé. Dans ma tête, ni guerre ni frontières, les obstacles avaient fondu. J'avais fait ma valise, j'étais descendu de ma chambre » (<i>Ibid.</i> : 187).</p>
L'internement dans l'asile	<p>-Après cet incident du départ, le frère d'Ossyane décide de l'interner dans un asile pour les malades dont les familles sont fortunées: « Dignement, je me suis assis. Sur une chaise dans l'entrée. Raide, ma valise entre les pieds, comme dans un hall de gare. Soudain, la porte s'est ouverte. Quatre hommes en blanc ont sauté sur moi, m'ont empoigné, ligoté, défait ma ceinture. Une piqûre aux fesses, et j'avais perdu connaissance. La dernière image que je garde est celle du vieux jardinier avec sa femme, qui pleuraient. Je me souviens aussi d'avoir appelé ma sœur à l'aide. Elle n'était plus là, depuis longtemps, mais je ne m'en rendais pas compte [...] » (<i>Ibidem.</i>).</p> <p>- La descente en enfer : « C'est ainsi que je m'étais retrouvé, à l'âge de vingt-neuf ans, dans cette clinique qu'on appelait La Résidence du Chemin neuf. Un asile, oui, mais l'asile prétendu haut de gamme, pour riches aliénés. À mon réveil, j'avais vu des murs propres, une porte blanche métallique, une baie vitrée. Il régnait autour de mon lit une odeur de camphre. Je n'avais mal nulle part. Je ressentais même un certain bien être, effet sans doute des tranquillisants qu'on m'avait administrés. Seulement, lorsque j'avais voulu me redresser, je m'étais rendu compte que j'étais attaché [...] dit-il, mais prenez d'abord votre café." [...] Ce fut désormais la routine. Au réveil, je devais avaler, sous le regard d'un surveillant, homme ou femme, une boisson baptisée café, qui avait un fort goût de médicament. Après, pour la journée et jusqu'au lendemain, j'étais aussi paisible qu'un cadavre. Je n'avais ni désirs ni impatiences. Tout en moi s'était engourdi, ralenti. Je parlais lentement – ce qui m'est resté jusqu'à ce jour, [...], Je marchais lentement. Je mangeais lentement, [...]. Sans protester» (<i>Ibid.</i> : 189-190).</p> <p>-Ossyane était tellement drogué qu'à la rencontre de son meilleur ami Bertrand devenu un notable ministre dans le gouvernement français, il n'a pu lui parler lui montrer le moindre signe de sa non-aliénation. Seul un geste lui fut salvateur; au moment du départ de Bertrand et après un effort surhumain, Ossyane « Retenant la main de Bertrand dans la mienne pour l'empêcher de partir, je cherche dans ma poche une photo. Celle de ma fille, que Clara m'avait envoyée. [...] je la lui montre, puis la retourne pour qu'il puisse lire le nom: Nadia. Il hoche la tête, me tapote sur l'épaule, marmonne quelque chose, puis il repart. Dans ses yeux la tristesse, la pitié, et la hâte de s'éloigner. Est-ce qu'il avait compris que c'était un appel à l'aide? Vingt ans plus tard, sa fille reçoit ce geste comme un message "d'une bouteille à la mer"» (<i>Ibid.</i> : 213).</p> <p>-La seule la lecture maintenant le cerveau d'Ossyane en activité et le sauver de cet état léthargique dans lequel il a été maintenu durant une vingtaine d'années.</p>
L'événement déclencheur de la rémission	<p>Après que tous les membres de sa famille l'aient laissé tombé y compris sa femme vu son état désespéré, ce n'est que vingt ans plus tard que sa fille Nadia après avoir appris de Bertrand l'histoire de sa photo gardée précieusement par son père, elle va lui rendre visite pour la première fois et lui glisser une lettre qui va le ramener à la vie en lui donnant l'espoir de réintégrer le monde extérieur. Depuis, Ossyane laisse prendre le dessus son « autre moi, médecin » qui va lui permettre de reprendre le contrôle et aller vers une rémission : « L'instrument de la Providence, comme l'on dit, ne fut autre que ma fille, Nadia. Fraîchement débarquée à Paris pour s'y inscrire à l'université. [...] Nos regards s'étaient croisés. Qui cette jeune fille pouvait bien être? je n'en avais pas la moindre idée. Elle, cependant, m'avait reconnu. J'étais comme sur les vieilles photos. Ses yeux s'étaient figés. Les miens aussi, mais seulement parce que j'étais intrigué. [...]A l'instant, je me lève. Je la regarde d'un drôle d'air; je viens de découvrir, en son visage, les traits qui me rappellent Clara. Je sais à cet instant, sans l'ombre d'un doute, que la personne qui est là est ma fille. [...]Elle comprend que je l'ai reconnue, et elle craint que je ne fasse écrouler tout son échafaudage. Moi j'arrive jusqu'à elle, et je dis "Merci!" en désignant le livre.</p> <p>Je lui tends la main, qu'elle saisit, et que je secoue en répétant "Merci!", "Merci!", "Merci!", sans pouvoir m'interrompre. [...]</p> <p>Je m'approche encore de Nadia pour l'embrasser. [...]</p> <p>Mais Nadia, qui bataille pour garder son sang-froid, lui lance:</p> <p>"Laissez-le, il n'y a pas de mal!" Alors je la serre contre moi. Un court instant. Je sens son odeur. » (<i>Ibid.</i> : 212-214).</p> <p>- Cette courte étreinte, la lettre qu'elle lui glissa dans le livre l'ont réveillé de sa léthargie, désormais son objectif et son vœu le plus cher est de quitter cet asile.</p>
Le chemin vers la rémission et l'évasion de l'asile	<p>Le retour de la conscience : « Encore une fois, il ne s'agissait pas uniquement de renoncer à mourir; se trouver au bord du précipice puis, au moment de sauter, faire un pas en arrière et tenir en tremblant la main chaude qui s'est tendue. Ce n'était pas aussi simple. Si je reprends la même image, je dirais que j'étais au bord du précipice, non sur la terre ferme mais à l'extrémité d'une étroite corniche de pierre, en ayant bu une bouteille de whisky. Il ne suffisait pas que je décide de revenir en arrière, car, dans mon état, je pouvais tout aussi bien tomber dans le précipice en croyant marcher vers le salut. Je devais d'abord me dessoûler, retrouver une vision claire, des</p>

pensées limpides, de manière à savoir où je posais chacun de mes pas... » (*Ibid.* : 224-225).

La mise au point d'un plan : « Un exemple, tenez: les médicaments dans le café du matin, il était important que je puisse m'en défaire pour retrouver ma lucidité. Il fallait ruser, mais la surveillance n'était pas stricte tous les jours; avec un brin de volonté, et de la suite dans les idées, je pouvais y arriver. Seulement, si j'avais brusquement cessé de les prendre, je serais allé à la catastrophe. Dans les quarante-huit heures, j'aurais donné tant de signes d'extrême nervosité que je me serais trahi; le médecin aurait décidé de m'administrer les mêmes abrutissants par injection; et on m'aurait surveillé désormais de plus près [...]» (*Ibid.* : 225).

-L'exécution du plan : « La seule attitude raisonnable, c'était de diminuer très progressivement les doses. J'avais remarqué que dans le "café" du matin, le goût médicamenteux était plus fort dans les dernières gorgées. J'ai donc acquis une certaine technique pour garder en bouche le fond de tasse, que j'allais cracher un peu plus tard dans le lavabo en faisant ma toilette. Au bout de quelques semaines, j'allais mieux. Tout en demeurant calme, j'avais l'esprit plus clair. Je le sentais quand je lisais, quand j'observais le comportement des autres. J'avais une étrange impression. Celle d'avoir troqué mes sens usés contre ceux d'un être neuf. Ou de bénéficier d'un sens supplémentaire » (*Ibid.* : 225-226).

- L'évasion au milieu des bombardements: « Nous étions plongés dans l'obscurité, au-dessus de nous passaient des balles traçantes, jaune, puis rouge, puis jaune encore, puis verte, que nous suivions du regard. De temps à autre des illuminations, des éclairs, suivis d'explosions. [...] Je suis allé dans ma chambre, j'ai rassemblé quelques objets. [...], seulement ce qui pouvait tenir dans mes poches. Quelques papiers, un peu d'argent, mon agenda, et des médicaments, rien d'autre. Je suis parti. A pied, oui [...] en direction de la capitale [...] », vers la maison familiale ruine, pour finir « [...] à l'ambassade de France. Où j'ai prononcé le nom de Bertrand. [...] Et le lendemain, j'étais à Paris. J'ai eu de la chance. Mon ami s'apprêtait à partir pour trois semaines au Japon. Il a retardé son voyage de quarante-huit heures pour me voir » (*Ibid.* : 242- 246). Quelques jours plus tard, il était à Paris à raconter sa vie au narrateur en attendant de rencontrer Clara l'amour de sa vie.

Dans ce tableau se trouvent les discours qui racontent l'évolution de la maladie d'Ossyane et dressent cette image que se fait le « fous » de lui-même. Ce discours réflexif énumérant les symptômes de la maladie et son évolution infère les différents états d'âme que connaît un aliéné. Il s'agit d'un regard intérieur sur la folie et sur le désordre mental. Ce regard aurait été impossible sans la scénographie autobiographique qui met en scène un énonciateur-un personnage ayant vécu la majeure partie de sa vie « fou ».

4. Ossyane, « un fou savant »

Nonobstant, ce regard n'aurait pas été possible sans l'agencement d'autres images de soi que l'auteur a subtilement agencées pour rendre crédible ce regard lucide et précis dans la narration de la maladie. En effet, Ossyane dans son parcours de vie a fait des études de médecine qu'il n'a pas achevées. Cela lui donnait un avantage, celui de pouvoir comprendre sa maladie, de vivre avec elle malgré l'étrangéité de celle-ci. Mieux encore, dans son for intérieur, subsistait une petite parcelle de la raison qui résistait au chaos : « un minuscule moi-même, embusqué dans ma tête comme dans un maquis, et qui demeurerait abrité des tempêtes qui m'agitaient. J'ai envie de l'appeler le moi médecin » (Maalouf, 1996 : 181) et c'est celui-ci qui va pouvoir habiller de mots ce mal indescriptible dans un discours cathartique cohérent et précis.

Ce discours est d'ailleurs fortement dialogique^{**}. En dépit du fait que c'est le discours romanesque qui domine comme genre, dans la description de la maladie et de son évolution, le discours du roman recourt de façon masquée au discours médical et plus précisément à celui de la psychiatrie. À ce propos, nous avons recouru à un expert en la matière, le Professeur Alouani Mohamed-Amine^{††} en

^{**} Le dialogisme, concept introduit par Mikhaïl Bakhtine, « [...] réfère aux relations que tout énoncé entretient avec les énoncés produits antérieurement ainsi que les énoncés à venir que pourraient produire ses destinataires » (Moirand *In*. Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 175).

^{††} Alouani Mohamed-Amine, que nous remercions chaleureusement, est Professeur en psychiatrie responsable des enseignements des modules de psychiatrie et de psychologie médicale au Département de médecine, à l'Université Ferhat Abbas Sétif 1, nous lui avons fait parvenir le tableau récapitulatif des différentes étapes de la maladie et il a pu formuler un diagnostic, en dépit du fait qu'il s'agit d'un discours romanesque profane et non pas celui d'un spécialiste, fait sur lequel le Pr. Alouani attire notre attention et qui confirme une fois cette

prenant connaissance des symptômes, il a pu évoquer l'éventualité de trois pathologies psychiatriques : Un syndrome psychotraumatique, une psychose aiguë ou alors une schizophrénie. Le discours évoquant les symptômes de la maladie d'Ossyane témoigne de la forte dialogisation du roman, prenant comme forme le dialogisme intertextuel monologal^{††} où l'auteur mêle discours médical et discours romanesque.

Par ce procédé discursif, l'auteur décrit minutieusement la maladie d'une part et rend le personnage-énonciateur crédible dans la narration de cet épisode de son autobiographie. C'est ainsi qu'en faisant agencer la scénographie autobiographique avec la scénographie auctoriale que l'auteur arrive à faire raconter la folie chez ce personnage. Cependant, la folie d'Ossyane n'est qu'un dommage collatéral causé par une folie plus grande, plus vaste, dangereuse et meurtrière que nous percevons à travers les deux autres paramètres des scénographies électives que sont la chronographie et la topographie que nous découvrons dans ce qui suit.

5. D'une folie à une autre

La mise en scène de soi suppose obligatoirement un contexte qui corrobore toutes les images avancées au fur et à mesure de l'avancement du récit. Si pour la scénographie initiale ou globale qu'est la scénographie auctoriale, l'auteur choisit pour la rencontre de l'énonciateur-scripteur Paris le mois de juin 1976, pour la seconde qu'est la scénographie autobiographique, un autre contexte plus mouvant et ancré est choisi dans l'Histoire de la fin des XIX^e et début XX^e siècles. Il va surtout suivre le chemin des Échelles du Levant avant de rejoindre dans une boucle réflexive Paris comme havre de paix pour Maalouf aussi bien que pour Ossyane.

En effet, 1976 correspond à l'année de l'arrivée de Maalouf à Paris fuyant la guerre civile au Liban. Dans un parallélisme implicite entre le parcours de la famille d'Ossyane et celle de l'écrivain Maalouf, la première similitude qui surgit est celle de la fuite. Vers les dernières années de l'Empire ottoman, l'arrière grand-père d'Ossyane, le monarque déchu, fuit sa chute dans le suicide. Sa fille Iffett à son tour fuit, dans la folie, l'horreur de la mort de son père. Suite à cela, la maman avec le médecin traitant de sa fille Dr. Ketabdar décide de fuir Istanbul pour aller vers Adana puisque « à présent plus personne ne pouvait songer à marier la fille désaxée du souverain déchu à l'un de ces hauts personnages qui naguère convoitaient cet honneur » (Maalouf, *Op. Cit.*: 28).

De cette union improbable va naître le père d'Ossyane qui va à son tour quelques années plus tard devoir quitter Adana vers le Mont Liban, abandonnant ainsi sa terre natale au moment où la haine était plus forte que l'humanité. Effectivement, par loyauté à son ami Noubar qui était d'origine arménienne, le père d'Ossyane quitte sa somptueuse demeure au lendemain du déclenchement de la guerre entre les turcs et les arméniens. Il ne pouvait choisir un camp; sa patrie ou son ami. Il choisit la fuite, ensuite il épouse la fille de son ami.

Ossyane naîtra de cette union au Liban, il sera d'origine ottomane, mais aussi arabe, musulman et aussi improbable que cela puisse paraître, il portera dans ses gènes ceux des arméniens et épousera une juive. Ce mélange qui est censé être richesse s'avère être le talon d'Achille dans ce siècle sanglant qu'est le XX^e. Si la Guerre mondiale de 1939-1945 avait montré à Ossyane la cruauté et la folie humaine dans ses excès de haine sans pour autant affecter négativement sa vie, celles qui vont suivre en feront une victime. En ce sens, la folie d'Ossyane s'est déclenchée à la mort du père qui coïncidait avec l'année 1948 où la face géostratégique de la région changeait dans une violence sans précédent.

Cette violence qui accompagne l'instauration de l'État d'Israël avait introduit la peur et la mort puis la

hybridité discursive sous forme de dialogisme intertextuel monologal masqué. Pour plus de détails sur l'avis du Pr. Alouani, voir en annexe le contenu de son compte-rendu ci-joint.

†† Le dialogisme intertextuel monologal est un concept introduit par S. Moirand, il se produit lorsqu'un discours pour sa constitution emprunte un texte à une seule communauté scientifique (Moirand *In*. Charaudeau et Maingueneau, *Op. Cit.*: 177-178).

séparation dans la vie de Clara et Ossyane. Cette guerre ne sera pas la dernière, car quelques décennies plus tard, en 1975 le Liban connaîtra une autre guerre; intestine cette fois-ci qui aura raison de ses enfants pour une longue période et qu'Ossyane s'empressera de fuir vers Paris. Ce long parcours depuis Istanbul est également celui de la tribu des Maalouf que l'écrivain raconte dans son roman *Origines* (2004). C'est par ce parallélisme que l'auteur instaure cette double scénographie qui rend possible la narration d'un siècle de folie; la folie d'Ossyane et celle de l'humanité. Au final, Ossyane a pu, grâce à sa personnalité complexe, à la fois sensible, brillante et tolérante, à surmonter la folie, reste à savoir comment l'humanité va surmonter la sienne.

Pour conclure, *Les Échelles du Levant* n'est pas seulement un roman sur une vie brisée par la folie qui est à la fois héréditaire et résultante d'un contexte violent, ce roman s'interroge profondément sur la nature humaine belliqueuse. En l'espace d'un siècle, le XX^e a connu deux grandes guerres qui ont fait des millions de morts et autant de destins brisés. D'autres moins grandes, mais non moins ravageuses vont se déclarer dans le monde pour faire plus de victimes. Toute cette violence se nourrit de haine, d'intolérance, d'ambition démesurée et finit par déshumaniser l'humanité.

Ce roman ne raconte pas seulement dans les détails les plus douloureux la folie d'un homme qui était voué à un destin hors du commun, Maalouf s'interroge sur l'avenir de l'humanité qui est menacé par la folie qui pourrait prendre différents visages tout en restant impitoyablement dangereuse. Fervent humaniste, Maalouf et dans un discours judicieusement élaboré grâce à un choix subtil des scénographies traite de la folie dans ses deux versants aussi bien médical à travers le discours sur soi d'Ossyane, que philosophique en miroitant le contexte sociohistorique support de ces scénographies, pour montrer à quel point l'humanité est fragile et qu'en l'espace de quelques décisions édictées par quelques excès de haine raciale, religieuse ou ethnique, on peut basculer de la raison vers une folie dangereusement incurable.

Bibliographie

ARON P., SAINT-JACQUES D. et VIALA A., [2002, 2010] 2016, *Le dictionnaire du littéraire*, Quadrige/PUF.

ARRIVÉ Michel, 1986, *Linguistique et psychanalyse*, Méridiens-Klincksieck.

BARTHES R., 1972, *Les sciences de la folie*, « Sémiologie et Médecine », Mouton.

CHARAUDEAU P. MAINGUENEAU D. et al., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 2002.

FELMAN S. 1987, *La folie et la chose littéraire*, Le Seuil.

FOUCAULT M., 1972, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard.

MAINGUENEAU D., 2004, *-Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Coll. U Lettres.

Corpus

MAALOUF A., 1996, *Les Échelles du Levant*, Grasset & Fasquelle.

Dictionnaire en ligne

Les Échelles du Levant, Encyclopédie Universalis, <https://www.universalis.fr/ency-clopedie/echelles-du-levant/>

Annexes

L'expertise psychiatrique du Pr. Alouani Mohamed-Amine, Université Sétif 1

Les étapes de la descente en enfer d'Ossyane

À quelles(s) pathologies(s) psychiatriques(s) correspondent ces signes ?

Lecture-expertise du discours d'Ossyane dans sa descente en enfer

Avant tout, il faut lire attentivement le texte et faire une analyse sémiologique, en regroupant les symptômes évoqués en syndromes.

Cette démarche rendrait plus facile l'évocation de ou des pathologies(es) suspectées.

Il faut également remettre les mots à leur place et faire la différence entre le jargon populaire et les signes psychopathologiques proprement dits (l'auteur n'est pas un « psy »). Par exemple, Amin Maalouf utilise le terme « obsessions », qui à mon sens, ne le sont pas ; il s'agit probablement de ruminations anxieuses.

Il parle également de symptômes d'insolation coïncidant avec le délire du père et cite le délire. Il n'y a aucune relation de cause à effet entre une insolation et un délire.

Néanmoins, les symptômes ont apparemment été bien rapportés, avec quelques atypicités.

- Il s'agit probablement d'un étudiant, soldat envoyé en mission sur le front de guerre ou un diplomate français.
- Le début de la symptomatologie à un âge jeune, c'est-à-dire à 29 ans.
- Présence de facteurs déclenchants multiples (tant d'événements m'avaient rendu fragile) : psychotraumatisme grave en rapport avec la guerre en Palestine (l'explosion sur la route de Haïfa), la mort de son père et la séparation forcée d'avec Clara.
- Présence probable d'un facteur génétique (troubles mentaux dans la famille, en particulier chez Iffett).
- Troubles de la concentration ayant entraîné de grandes difficultés dans les études et les lectures (j'avais ressenti dès mon retour sur les bancs, une grande difficulté à me concentrer sur ce que je lisais).
- Troubles de la mémoire de fixation (difficulté à mémoriser les événements récents).
- Troubles du caractère (irritabilité).
- Anosognosie, c'est-à-dire qu'il ne se reconnaissait pas malade, et par conséquent c'est en général l'entourage qui le fait hospitaliser (je refusais d'admettre qu'il y avait là une anomalie qui nécessite des soins).
- Syndrome délirant (incohérence des idées) avec des soliloques (je parlais tout seul ; je gesticulais) pouvant entraîner des troubles du comportement à type d'agitation, d'instabilité, d'agressivité, de déambulations... (Dès le début, quand j'avais commencé à perdre le contrôle de mes actes... Je passais la journée entière à rôder dans le jardin, j'en faisais le tour, trente, quarante fois d'affilée...).
- Troubles du sommeil avec des cauchemars, des réactions de sursaut et des flashes back probables (reviviscence des événements traumatisants).
- Syndrome anxieux entraînant des réactions d'affolement et des ruminations anxieuses.

Après une vingtaine d'années d'hospitalisation (période excessivement prolongée en psychiatrie et ne concerne que des troubles psychiatriques déficitaires, résistants au traitement ou de patients faisant l'objet d'un rejet de la part de l'entourage familial), Ossyane était apparemment bien stabilisé sous traitement. D'ailleurs, il était très lucide, connaissait très bien les effets thérapeutiques du traitement et avait organisé lui-même sa propre évasion.

Pourquoi donc toute cette durée d'hospitalisation ? La question reste posée même si la maladie d'Ossyane est chronique.

En outre, il présentait quelques effets secondaires inhérents au traitement neuroleptique (ce qu'il appelle « drogue »), tels qu'une apathie, un émoussement des affects (je n'avais pas de désirs) et un excès de sédation (j'étais aussi paisible qu'un cadavre ; tout en moi s'était engourdi, ralenti. Je parlais lentement ; je marchais lentement sans protester...). C'est ce qu'il appelle « un état léthargique ».

Mais, il n'était pas déficitaire sur le plan cognitif. D'ailleurs, l'auteur rapporte que sa rencontre avec sa fille Nadia était l'élément déclenchant de la rémission et la lettre qu'elle lui glisse dans le livre, l'ont réveillé de sa léthargie.

Les principales pathologies psychiatriques à évoquer sont par ordre décroissant :

1- Un syndrome psychotraumatique (état de stress post-traumatique) avec des caractéristiques psychotiques (présence d'un délire qui est le motif de son hospitalisation) en raison de son exposition à plusieurs événements traumatisants (guerre à Haïfa, décès du père et séparation forcée avec son épouse). Ce syndrome peut se déclencher quelques semaines, voire quelques mois suivant un événement traumatisant sur une personnalité prédisposée (c'est le cas de notre patient). Divers symptômes ont été retrouvés (syndrome anxieux, troubles du sommeil avec des cauchemars, des flashes back, troubles du caractère, troubles cognitifs touchant la concentration, l'attention et la mémoire). Ce syndrome psychotraumatique peut être grave et s'associer à un syndrome délirant témoignant d'une évolution vers la psychose (c'est le cas de notre patient). Ce délire nécessite le plus souvent un traitement en milieu institutionnel psychiatrique car le patient ne se reconnaît pas malade (anosognosie ou non conscience des troubles) et ne prendra pas le traitement prescrit par voie orale. De plus, l'évolution de cette psychose peut se faire vers la chronicité.

2- Une bouffée délirante aiguë (ou psychose aiguë) peut être un diagnostic déclenché par un événement psychotraumatisant et de surcroît, s'il y a des antécédents familiaux psychiatriques. Cette maladie se déclenche de manière brutale et aiguë, en général chez un sujet jeune. On peut trouver ou non des facteurs déclenchants. Les symptômes retrouvés chez Ossyane sont évocateurs : un délire riche, des troubles de l'humeur et des troubles anxieux, des troubles cognitifs et une perturbation du sommeil). L'évolution est en général très favorable sous traitement. Elle se fait dans la plupart des cas, vers la guérison (néanmoins, l'auteur parle plutôt de « rémission », ce qui n'est pas en faveur de ce diagnostic). Elle se fait rarement vers la chronicité (vers des bouffées délirantes récidivantes, vers des troubles bipolaires ou même la schizophrénie).

3- Une schizophrénie (ou psychose délirante chronique) peut être évoquée devant le déclenchement d'un délire chez un sujet jeune (c'est le cas d'Ossyane). On peut trouver ou non des antécédents psychiatriques familiaux. Un facteur de stress très important peut déclencher cette maladie comme un traumatisme psychologique grave (état de guerre, deuil, séparation...). En général, on trouve une discordance des émotions, des actes et de la pensée associée à un syndrome délirant. Cette maladie, autrefois redoutable, peut très bien être stabilisée sous traitement neuroleptique. Certains patients peuvent s'insérer facilement dans la vie sociale, familiale et professionnelle. Ils peuvent avoir un bon degré de conscience des troubles.

Dans le cas d'Ossyane, il était tellement bien stabilisé sous traitement que l'auteur parle de « rémission » et non de « guérison » (également possible).

La question qui se pose également est : l'auteur utilise-t-il les deux mots pour désigner le même sens ?

Dans le cas d'une rémission, on est devant une pathologie chronique : syndrome psychotraumatique avec des caractéristiques psychotiques (présence d'une activité délirante) ou d'une psychose chronique schizophrénique.

La bouffée délirante est une psychose délirante aiguë, nécessitant un traitement d'une année à deux ans (afin de consolider la guérison). Mais, les symptômes disparaissent en quelques jours ou quelques semaines. On parle dans ce cas, de « guérison » et non de « rémission ».

Autre remarque à évoquer, est celle de son arrivée à Paris après son évasion de « l'asile psychiatrique ». Il avait en effet abandonné toute prise de traitement. S'il s'agit d'une maladie chronique en état de rémission, la rechute est inéluctable (pouvant survenir après quelques jours, quelques semaines ou rarement quelques mois).

Si c'est une maladie aiguë (comme la bouffée délirante aiguë), l'abandon du traitement ne favorise pas de rechute car c'est une pathologie passagère et guérissable.